

## LA CORRIDA : HISTOIRE D'UNE SURVIE<sup>1</sup>

Araceli GUILLAUME-ALONSO

Les origines de la tauromachie remontent à la nuit des temps. Rite de fécondité, mythe, fête rurale, rite de passage, exercice cynégétique, spectacle urbain, joute aristocratique, jeu collectif ou exploit individuel, ... Le face-à-face entre l'homme et le taureau a pris au long des siècles des formes très diverses, dans un double processus de transformation et de fusion qui a abouti à la corrida moderne.

C'est à l'aube de la modernité, à la charnière entre les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, que la fête taurine-spectacle, ancêtre de la corrida, dessine ses contours à partir de pratiques taurines très diverses, présentes sur une large géographie ibérique et dont certaines variantes s'étendent même au nord des Pyrénées.

Pour que les fêtes taurines désordonnées et populeuses des contrées hispaniques deviennent à la Renaissance un spectacle majeur et organisé, il a fallu que se produise, dans une conjoncture particulière, la convergence entre un certain nombre de facteurs sociaux et une volonté politique.

Cependant, la naissance du premier spectacle tauromachique formel dont nous analyserons rapidement les conditions – presque miraculeuses – d'émergence, ne garantissait pas sa pérennité. Comment a-t-il pu survivre ensuite, tout au long de cinq siècles, devenant sous le nom de « corrida » ou de « course de taureaux » le spectacle de masses le plus ancien de l'Occident, à travers crises politiques et économiques, opposition religieuse, guerres civiles et guerres d'occupation, évolution des modes et changement des mentalités et des sensibilités ? Il n'est pas excessif d'affirmer que la corrida, qui est l'héritière de ces premières fêtes taurines, est une survivante. Il est même possible d'affirmer qu'elle est souvent sortie grandie de chaque avatar de l'Histoire et toujours renouvelée, actualisée.

Nous nous proposons de parcourir à grand traits l'histoire de la corrida-spectacle sur trois siècles et non pas de la tauromachie en général, si nous entendons par cela les

<sup>1</sup> Ce travail est une première tentative – partielle – d'écrire une histoire de la corrida, abordée sous l'angle des difficultés que ce spectacle très particulier a toujours rencontrées et qu'il a surmontées pour durer dans le temps et arriver jusqu'à nos jours.

jeux taurins et les pratiques diverses, sanglantes ou pas, souvent participatives, qui avaient lieu dans toute la géographie ibérique<sup>2</sup>.

Ce qui caractérise la corrida est d'une part sa dimension spectaculaire et, d'autre part, la mise à mort du taureau. Le vocable corrida est issu du verbe *correr* – courir – et l'expression *correr toros* – courir des taureaux – s'applique indistinctement aux actions menées, à cheval ou à pied, devant un taureau. Quant à *lidiar* – combattre et, implicitement, vaincre et mettre à mort – le terme a été d'abord utilisé pour les spectacles de tauromachie à cheval, puis à pied. Le spectacle qui retient aujourd'hui notre attention – la fête taurine formelle qui sera appelée plus tard corrida – se déroule dans un lieu clos, ancêtre des arènes – le *coso* - composé de deux espaces : la piste et les gradins (et fenêtres et balcons) pour les spectateurs et les autorités. L'architecture du lieu – une grande place clôturée pour l'occasion au cours des deux premiers siècles, des arènes spécifiques les siècles suivants – met le public en position de regarder et permet aux autorités de contrôler, puis d'empêcher les tentatives d'intervention, les initiatives individuelles.

Suivre l'histoire de ce spectacle, à partir de quelques grands moments qui le mettent en péril et leurs conséquences permet de mieux mesurer les dangers qui se sont abattus sur la corrida et la capacité de réponse et d'évolution du propre spectacle qui a assuré sa survie jusqu'à nos jours.

#### *Au XVI<sup>e</sup> siècle : naissance du spectacle tauromachique formel en coso*

À l'aube de la modernité, les Rois Catholiques – Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon – réunissent sous leur autorité royale conjointe les différents royaumes de la péninsule ibérique, à l'exception du Portugal, sans vraiment les unifier. Pendant les vingt-cinq dernières années du XV<sup>e</sup> siècle, les monarques sillonnent le territoire espagnol du nord au sud, d'est en ouest, organisant les régions, construisant une monarchie centralisée en mettant au pas les plus réticents de leurs sujets, fussent-ils nobles ou roturiers, chrétiens, juifs ou musulmans. Le roi et la reine parcourent les campagnes, entrent dans des villes en pleine croissance et reçoivent l'allégeance des Espagnols qui rivalisent pour leur proposer les divertissements les plus divers, parmi lesquels des spectacles taurins, le plus souvent assez rudimentaires, héritiers de très vieilles

<sup>2</sup> L'expression *corrida de toros* contient nécessairement le concept de spectacle car elle implique la présence de spectateurs. Sans public, il n'y a pas de corrida. La corrida à l'espagnole est par ailleurs une corrida avec mise à mort du taureau et c'est dans ce sens que nous utilisons le terme. La corrida à la portugaise, au contraire, a supprimé depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle la mise à mort.

traditions agraires, et qui occupent une place de choix. Les chroniqueurs affirment que la reine n'y prenait pas goût, angoissée par le risque de mort encouru par les hommes qui affrontaient les taureaux et soucieuse du salut de leur âme. En effet, comment sauver son âme en mettant sa vie en jeu sans autre but que celui de se donner en spectacle, de se faire admirer, d'amuser ses semblables? Sans trop se soucier du peu d'intérêt manifesté par leur reine, encouragée par son confesseur, les Espagnols n'en ont pas moins continué de pratiquer leurs jeux taurins traditionnels. Cependant, au temps de la découverte de l'Amérique, du renouveau des institutions, de la centralisation de l'administration royale et de l'imposition de l'unité religieuse – bref, de l'entrée dans la modernité –, aucune innovation majeure ne semble avoir été apportée à la pratique ancestrale et variée des jeux taurins, aucun essai d'unification engagé. Des nobles s'essayaient à la mise à mort du taureau, à cheval, dans certaines régions, alors que l'affrontement individuel ou collectif du taureau à pied, le plus souvent sans mise à mort, est pratiqué un peu partout, à l'occasion des fêtes religieuses, des mariages, des naissances.

En 1517, à l'arrivée de Charles de Gand, petit-fils des Rois Catholiques, sur ses terres espagnoles, rien ne laisse supposer que les spectacles taumachiques vont changer de statut. Ce jeune prince, né et élevé au Nord de l'Europe, ignorant des traditions espagnoles, est un chevalier féru de joutes et de tournois. Il est grand maître de l'ordre de la Toison d'or et voue à la chevalerie une passion ardente. C'est d'ailleurs sans enthousiasme qu'il assiste à ses premiers spectacles taurins sur la grande place de Valladolid, ville qui fait office de capitale de la Castille. Dans les semaines qui ont précédé son arrivée à Valladolid, en traversant les contrées du nord, il a pu découvrir l'adresse des jeunes paysans pour immobiliser le taureau et le mettre à terre, au cours des fêtes rurales organisées en son honneur. À Valladolid, dans les fastes de l'arrivée du nouveau monarque, quelques tournois sont organisés par les nobles flamands et français de sa suite, alors que des nobles espagnols préfèrent affronter des taureaux à cheval à la lance et que des hommes du vulgaire le font à leur tour à pied, le plus souvent en groupe, dans la partie populaire du spectacle. Mais le jeune monarque ne semble manifester de l'intérêt pour aucune de ces pratiques taurines.

Il est vrai que les débuts du jeune Charles en Espagne sont plutôt décevants et qu'il est fort mal perçu par ses sujets espagnols, tous groupes sociaux confondus, qui n'apprécient ni ses manières ni les abus de son entourage étranger. Quand deux années après son arrivée, il est élu empereur et qu'il part pour Aix-la-Chapelle se faire couronner, le mécontentement de ses sujets castillans et des villes bat son plein et se

traduit par une révolte qui prend la forme d'une guerre civile, rapidement matée par la noblesse et des hommes en armes restés fidèles au monarque légitime. À son retour d'Allemagne, devenu Charles Quint, il rétablit l'ordre et rectifie ses erreurs de départ, conscient de la place de choix que la Castille et ses Indes Occidentales sont appelées à occuper au sein de son empire. Il entreprend alors un travail d'apprentissage et d'adaptation qui a souvent été défini comme une recherche d'hispanité. Au printemps 1527, à la naissance de son fils, le futur Philippe II, l'aboutissement de ce processus se vérifie symboliquement sur la même grande place de Valladolid qui l'avait vu arriver dix ans plus tôt. Pour le baptême de son héritier, alors que, comme le veut une très vieille tradition lors des naissances, une fête taumachique est organisée, il descend dans l'arène et rejoint les nobles qui s'y produisent. À cette occasion, il tue lui-même un taureau d'un coup de lance et la tradition veut qu'il ait ensuite organisé l'ordre d'intervention des nobles face aux taureaux suivants, indiquant à chacun le moment d'engager le combat.

Par ce geste royal, par sa circonstance, la fête taurine de Valladolid fait figure d'acte fondateur de la corrida formelle, en tant que spectacle public avec mise à mort, cautionné par le pouvoir et placé sous son autorité. Après des temps troubles et un début de règne compliqué, alors que la continuité du lignage est assurée, la fête taurine officialisée par le monarque réaffirme l'ordre social, confirmant le noble dans son rôle de défenseur, exaltant la cohésion de la noblesse avec son roi, sous les yeux du peuple pris à témoin. La volonté politique de donner à la corrida chevaleresque la place encore occupée dans les autres cours européennes par les tournois, jeux et cortèges, assure sa survie et en même temps lui permet de mettre en place et de pérenniser un rituel et des usages qui subsisteront au-delà de la corrida chevaleresque elle-même<sup>3</sup>. Cela ne changera rien aux pratiques taurines du milieu rural dans les fêtes et occasions traditionnelles. Cela ne remplacera pas, non plus, la pratique taurine à pied en ville (en particulier dans le milieu des abattoirs), ni à la campagne, mais le noble espagnol à cheval face au taureau sera la quintessence du courtisan espagnol, comme le dit très bien Castiglione dans son traité consacré au parfait homme de cour. En somme, le courtisan espagnol – nous dit-il –, comme le français ou l'italien, est un parfait cavalier et manie les armes avec grande adresse mais lui, à la différence de ses pairs des autres

<sup>3</sup> L'ordre en piste, l'organisation, le déroulement du spectacle, les salutations aux autorités présentes et autres formes de courtoisie prendront peu à peu un caractère rituel. Pour ce qui est des usages, certains sont adoptés très tôt et restent immuables : couvrir le sol avec du sable, l'arroser au cours du spectacle les jours de forte chaleur, vendre des boissons rafraîchies à la neige et des confiseries, montrer son contentement en agitant des mouchoirs en l'honneur du vainqueur, faire traîner dehors la dépouille du taureau par un attelage de mules enrubannées...

pays, sait aussi toréer<sup>4</sup>. D'ailleurs, les chevaliers espagnols porteront la pratique du toréo à cheval en Italie, à Naples et à Rome principalement, alors que les vice-rois et leur entourage implanteront cette même corrida chevaleresque dans les Indes américaines.

Néanmoins, aux alentours de 1556, à l'arrivée de Philippe II sur le trône, des voix d'ecclésiastiques et de moralistes s'élèvent contre les spectacles taurins. Les fêtes taurines ont toujours eu des opposants mais, leur essor, en Espagne et en Amérique, au cours des décennies précédentes, qui allait de pair avec le développement des villes, finit par soulever de nouvelles inquiétudes. Ces spectacles mixtes, composés d'une partie noble – chevaleresque, officielle – et d'une autre populaire, sont désormais profondément ancrés dans la vie urbaine, tout en étant le résultat d'une symbiose entre la ville et la campagne, celle-ci apportant à la ville son savoir-faire millénaire. Ces spectacles très prisés sont aussi, selon les moralistes, l'occasion de bien des excès : d'une certaine promiscuité hommes-femmes, de dépenses excessives, d'oisiveté et le moment de tous les dangers. Certes, ce sont surtout les hommes à pied qui sont le plus souvent blessés ou tués, mais le danger s'étend à tous les participants. L'entremise de l'Église sous forme de bulle papale d'interdiction – fait bien connu – se produit en 1567, et, même si, sous sa forme la plus rigoureuse, elle ne dure pas plus d'une dizaine d'années, l'anathème lancé par le pape Pie V reste longtemps ancré dans les esprits. Le roi Philippe II, qui est profondément religieux et n'est pas très porté sur les spectacles taumachiques, s'en éloigne encore davantage après la prohibition, tout en protestant contre l'ingérence de Rome dans les affaires relatives à la conscience de ses sujets. Il s'ensuit une désaffection de la noblesse pour les combats de taureaux et un retour des pratiques taurines aux formes les plus traditionnelles : lâcher de taureaux et de vaches dans les rues, taureaux encordés et autres jeux de la tradition rurale.

Les conséquences de ce retour aux origines fut une prolifération de jeux taurins rustiques, très certainement inventifs, dans les rues et hors les murs des villes et d'une reprise en main des opérations et du vedettariat par les hommes à pied. Sur un plan plus général, dans les sphères proches du pouvoir, il se produit une recherche de solutions destinées à limiter les accidents, comme les propositions du célèbre médecin Christóbal Pérez de Ayala d'intervenir sur les cornes des jeunes taurillons pour en modifier la forme pendant la pousse, les retournant vers l'arrière et les rendant ainsi moins

<sup>4</sup> « *Es torero* », B. Castiglione, *El Cortesano*, tr. de Juan Boscán de 1534, Madrid, éd. Saturnino Calleja, 1920, p. 49-50, premier livre, chap. 4. Le terme *torero* utilisé par Boscán est étonnant car c'est celui de *toreador* qui était le plus communément utilisé à l'époque.

dangereux. Mais, malgré ces tentatives, les spectacles tauromachiques formels disparaissent pratiquement de la cour pendant plus de vingt ans. Les nobles perdent ainsi l'habitude de toréer et de tuer le taureau à cheval en public, et il se produit un vide générationnel de toreros à cheval.

*Au XVII<sup>e</sup> siècle : une tauromachie de cour revisitée*

À l'arrivée sur le trône de Philippe III, en 1598, à l'aube du XVII<sup>e</sup> siècle, la culture de cour va connaître un grand renouveau et un développement spectaculaire. Dans un contexte courtois désormais débarrassé du pieux et vieillissant Philippe II et une fois les interdictions papales levées, la tauromachie va vivre une croissance sans précédents et revenir avec force au cœur des célébrations de la cour. La monte à la genette, de vieille tradition arabo-andalouse, revient à la mode et s'adapte parfaitement à la pratique du *rejón*. En effet, ce javelot court exige une plus grande proximité du taureau et, par conséquent, une mobilité accrue du cheval. Et la monte à la genette, avec ses étriers très courts, rend plus aisée cette tauromachie de proximité car elle permet de manœuvrer le cheval et de le faire virevolter avec légèreté et élégance.

Bien entendu, il faut un apprentissage de cette nouvelle discipline équestre et taurine, que les rejetons de la plus haute noblesse, encouragés par le roi – grand cavalier – et par son favori Lerma, réussissent en quelques années, entre 1598 et 1605, pour être précis. D'ailleurs, lors des fêtes de Valladolid de 1605, à la naissance de l'héritier, le futur Philippe IV, la corrida à cheval, cas exceptionnel, exclut même la participation de l'homme à pied. Seuls des cavaliers de la plus haute noblesse interviennent face au taureau, en l'honneur du nouveau-né devant le roi, la cour et le peuple. Encore une fois, c'est à Valladolid que se produit la confirmation de la nouvelle tauromachie aristocratique à cheval et que se réaffirme le rôle politique et social du spectacle. Cette nouvelle tauromachie du *rejón*, plus aristocratique encore que celle de l'étape précédente, indissociable du jeu de cannes, sera constamment mise en œuvre dans tous les déplacements du roi, de sa famille et de sa suite dans le royaume de Valence et dans les villes et les bourgs de la Vieille et de la Nouvelle Castille<sup>5</sup>. Elle sera souvent sous le

<sup>5</sup> La corrida du temps de Charles Quint gardait des liens profonds avec la culture militaire qui ne sont plus que de parade au XVII<sup>e</sup>, suivant en cela l'évolution du rôle de la noblesse au sein de la société. Dans un autre ordre d'idées, l'itinérance taurine de la cour, comme précédemment celle des Rois Catholiques et de Charles Quint, voire le voyage de Philippe II en 1580 au Portugal, a comme conséquence une diffusion sur le territoire des usages taurins de la capitale, des nouveautés, des tendances. Voir A. Guillaume-Alonso, « El duque de Lerma y las corridas de toros. De lo taurino a lo encomiástico », *El duque de Lerma. Poder y literatura en el Siglo de Oro*, J. Matas, J. M. Micó, J. Ponce (dir.), Madrid, CEEH (en col. avec, Barcelone, Universitat Pompeu Fabra), 2011, p. 295-316.

signe de la recherche de nouveautés, d'inventions, d'extravagances et marquera l'apogée baroque de la tauromachie de cour.

Par la suite, le premier XVII<sup>e</sup> siècle restera très taurin, sans presque aucune opposition religieuse, et avec une adhésion de la Couronne à la tauromachie qui ne se dément pas. Dans les années 1635-1645, les malheurs du royaume puis du roi et de sa famille, les décès répétés, les difficultés en tous ordres et les guerres empêchent l'organisation de bon nombre de spectacles, bien davantage que la volonté royale ou celle des pouvoirs locaux. À partir de 1640, la situation politique, militaire et économique de l'Espagne se dégrade considérablement et le nombre de spectacles officiels autorisés par le roi et le Conseil de Castille diminue drastiquement, même à Madrid, la capitale.

La conséquence immédiate est que des spectacles taurins plus informels prennent le relais un peu partout et que l'homme à pied y remplit le rôle principal. D'ailleurs, même au cours des quelques fêtes officielles autorisées, le torero à pied assume, outre le rôle accoutumé d'amuseur facétieux, celui de matador à la lance ou à l'épée, faute de cavaliers prêts à sacrifier leur monture. En effet, le cheval, nécessaire à la guerre sur tous les fronts de l'Europe où l'Espagne est engagée, est un animal cher et utile que l'on se doit d'épargner. Outre ces raisons économiques et militaires, d'autres d'ordre politique et social peuvent être invoquées : la désaffection de la haute noblesse pour l'exercice tauromachique, que nous pouvons détecter dès 1632-34 lors des fêtes d'inauguration du nouveau palais madrilène du Buen Retiro. Ce refus à se produire en public, devant le roi, les grandes familles militaires et taurines, telle celle du duc d'Albe, l'exercent comme une forme d'opposition à la politique du *valido* Olivares qui utilise la fête taurine pour sa propre propagande et pour conserver la faveur du roi, grand cavalier et amateur de courses de taureaux à cheval<sup>6</sup>. Certes, une petite noblesse, souvent peu fortunée ou en quête d'honneurs et de prébendes prendra pendant encore quelques décennies la place taurine libérée par les grands, pour honorer et plaire au roi, le plus souvent moyennant une monture fournie par la municipalité de la ville ou par le roi lui-même. Parmi ces hommes, certains sont de véritables professionnels du toréo à cheval, militaires pour la plupart issus des oligarchies urbaines en quête d'honneurs.

Ce qui paraît évident est que – parallèlement – en ce milieu de XVII<sup>e</sup> siècle la tauromachie à pied prépare déjà son avènement officiel, malgré une certaine

<sup>6</sup> A. Guillaume-Alonso, « Tauromaquia para un rey: la fiesta de toros en la inauguración del Buen Retiro », *Fiestas de toros y sociedad*, A. García-Baquero, P. Romero de Solís (ed.), Séville, Universidad-Fundación Real Maestranza, 2003, p. 283-302.

prolifération de traités de toreo à cheval qui ne sont parfois qu'une manifestation de nostalgie d'un temps révolu<sup>7</sup>. Dans le deuxième XVII<sup>e</sup> siècle, en particulier sous le difficile règne de Charles II (1665-1700), le nombre de spectacles à cheval se réduit encore. Ils sont désormais réservés aux grandes occasions, telles les deux mariages royaux, alors que même à Madrid, pour les fêtes traditionnelles de la Sainte-Anne et de la Saint-Isidro, les hommes à pied excellent et sortent de leur anonymat<sup>8</sup>. Aussi, dans le dernier quart du siècle, sous Charles II, des voix de penseurs, de réformateurs s'élèvent de nouveau avec force contre les spectacles taumachiques, dans un avant-goût de ce qui sera la position majoritaire des hommes des Lumières au siècle suivant.

*Au XVIII<sup>e</sup> siècle : interdire et construire ou l'exercice paradoxal de l'invention de la corrida moderne*

En matière de taumachie, le XVIII<sup>e</sup> siècle est bien celui de toutes les contradictions<sup>9</sup>. Le spectacle taumachique formel est vite rejeté par la nouvelle dynastie des Bourbons, installée au pouvoir en 1700, à la mort de Charles II. La corrida à cheval ne sera plus le spectacle des célébrations de la Couronne, ni le lieu d'exaltation de la noblesse et de ses valeurs militaires, alors que la corrida à pied n'attire pas davantage les élites, tout au moins pendant les premières décennies du siècle. Cependant, malgré les interdictions générales à répétition, les nombreux refus d'autorisations ponctuelles pour l'organisation de spectacles taurins et les oppositions idéologiques en tout genre, au fur et à mesure que le siècle avance, des arènes spécifiques sont construites, l'élevage du taureau de combat se rationalise et la corrida se réinvente<sup>10</sup>.

<sup>7</sup> En Espagne, en matière taumachique, comme pour le reste, les différences régionales sont grandes, et ces affirmations mériteraient d'être nuancées.

<sup>8</sup> A. Guillaume-Alonso, « Les fêtes taumachiques dans le Madrid crépusculaire de Charles II (1665-177). Chronique d'une évolution imparable », *Fêtes et Divertissements*, éd. J.-P. Duviols, A. Molinié, Paris, PUPS, 1997, *Ibérica*, 8, p. 73-89.

<sup>9</sup> Il mérite à lui seul une étude en profondeur qui tienne compte des différences régionales et des évolutions d'un règne à l'autre. Voir, Beatriz Badorrey Martín, *Otra historia de la tauromaquia : toros, derecho y sociedad (1235-1848)*, Madrid, Boletín Oficial del Estado, 2017, en particulier le chapitre consacré à la réglementation légale des corridas au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce travail très bien documenté qui aborde la question d'un point de vue juridique et couvre une vaste période de temps est un magnifique outil qu'il faudrait mettre en perspective avec d'autres approches.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 702 sq. Il y a des interdictions ponctuelles, régionales depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle (1703, 1715). La première d'ordre général est celle de 1720, mais justifiée par la menace de propagation de la peste de Marseille. Ferdinand VI (1746-1759), dans les années 50 du siècle, édicte plusieurs décrets et interdit de fêter l'obtention de titres universitaires avec les habituelles réjouissances taurines, tout comme il interdit d'autres pratiques taurines ancestrales non sanglantes. Finalement, en 1754, il interdit pour l'ensemble du royaume les corridas de mort. Cependant, de nombreuses exceptions à la règle et des



Mais comment résumer ce XVIII<sup>e</sup> siècle ? Il s'y produit, surtout dans sa deuxième moitié, une dichotomie totale entre la norme et la pratique, entre la volonté affichée par les autorités de limiter, voire d'empêcher les spectacles tauromachiques et la poussée imparable d'une tauromachie qui avance. Il y a, d'une part, un rejet majoritaire de la part des intellectuels et des groupes dominants – roi compris – d'où découlent un certain nombre de prohibitions très rigoureuses. D'autre part, il y a une situation confuse sur le terrain, faite d'autorisations ponctuelles et d'interdictions répétées, laquelle ne paraît pas propice au dynamisme formel du spectacle que rien ne semble arrêter et qui fait entrer la corrida aussi bien que la *lidia* du taureau dans sa véritable modernité : invention de la *muleta* et du mot pour la désigner, indication de l'origine des taureaux et du nom des éleveurs, rôle prépondérant accordé au matador à pied au détriment du picador à cheval, puis – fait essentiel – division du temps de la *faena*, ou opérations menées avec un même taureau, en trois tiers : le temps de la pique, celui des banderilles et celui de la préparation et de la mise à mort.

Entre temps, la plus grande noblesse espagnole a oublié les toreros à cheval et admire et protège les hommes du peuple devenus des matadors d'une grande renommée, comme les frères Romero de Ronda et les sévillans Costillares et Pepe Hillo, pour ne citer que les plus célèbres. Paradoxalement, dans ce siècle plein de contradictions, le torero à pied – le *matador* – qui émerge comme le protagoniste de la corrida moderne en gestation, intégrera dans son costume stylisé de *majo* – la tenue du petit peuple – les épaulettes qui rappellent la vocation militaire désormais revolue de la *lidia* et cela jusqu'à nos jours<sup>11</sup>.

C'est d'ailleurs au cours de la deuxième moitié du siècle que l'Andalousie va donner toute sa mesure tauromachique, avec ses toreros – comme ceux déjà cités – et ses taureaux qui, enfin, montent à Madrid<sup>12</sup>. La Castille, géographiquement plus proche du pouvoir central, est très touchée par les prohibitions royales, en particulier Madrid, la capitale, laquelle connaît de très longues périodes sans spectacles. Ce n'est pas le moindre des paradoxes que Philippe V, le premier Bourbon espagnol, qui n'apprécie

transgressions sont constatées sur tout le territoire. Nous renvoyons au chapitre très complet du travail cité de Béatrice Badorrey.

<sup>11</sup> Les magnifiques portraits légués par Goya, grand amateur de corridas, des frères Romero, nous permettent de constater l'élégance de la mise des toreros et le port des épaulettes, comme nous avons déjà eu l'occasion de le commenter ailleurs. Voir A. Guillaume-Alonso, « Être et paraître : le matador Pedro Romero par Francisco de Goya », *Éthique et Esthétique de la corrida* (dir. P. Córdoba, F. Wolff), *CRITIQUE*, t. LXIII – N° 723-724, août-septembre 2007, p. 623-636.

<sup>12</sup> Les raisons de cette forte poussée andalouse méritent une analyse détaillée qui dépasserait le cadre de ce que nous proposons ici.

pas du tout les spectacles taurins, autorise la construction d'une première arène consacrée exclusivement à la corrida, près de la Porte d'Alcalá. Son successeur, Ferdinand VI, paiera, en 1749, de sa cassette, la construction, au même endroit, d'une deuxième, de meilleure qualité alors qu'il édicte une interdiction rigoureuse en 1754 ! C'est sans doute la bienfaisance qui justifie ces constructions et l'autorisation éphémère des spectacles que s'y donnent. Les sommes obtenues lors des corridas se destinent à des œuvres de charité diverses : la veuve et l'orphelin surtout, les couvents parfois et, d'autres fois, elles participent à la restauration d'une église ou de la muraille de la ville, comme ce fut le cas à Cadix à la fin du siècle. C'est le but caritatif ou utilitaire qui devient non seulement au XVIII<sup>e</sup> mais aussi au XIX<sup>e</sup> siècle le meilleur argument pour obtenir l'autorisation de célébrer une corrida, malgré l'interdiction en vigueur. D'autres fois, les villages et les villes prennent le risque des amendes et des sanctions, et organisent leurs corridas ou fêtes taurines traditionnelles, malgré la prohibition. D'ailleurs, la pression est tellement forte, les transgressions si répétées, les cas particuliers si nombreux que Ferdinand VI est obligé de lever sa propre interdiction générale en 1758, peu avant sa mort.

Le règne de son successeur, Charles III est le comble de cette situation chaotique. Ce monarque, parfait homme des Lumières, aime aussi peu les jésuites qu'il expulse, que les corridas qu'il essaie de faire disparaître définitivement de ses royaumes par la pragmatique générale de 1785. Néanmoins, cette même pragmatique « générale » accepte les exceptions en les envisageant pour les villes et les lieux qui, par le passé, ont fait l'objet d'une autorisation royale. C'est le cas de la Real Maestranza de Séville qui, en 1730, avait reçu du roi Philippe V le privilège d'organiser deux corridas annuelles, privilège qui fut le point de départ d'autres autorisations. En réalité, nous avons l'impression d'un très grand arbitraire et que plus le lieu était loin de Madrid, cœur du royaume, plus l'organisation de spectacles était possible, venant contredire la norme générale.

Sans doute une première constatation pour ce siècle contradictoire est que la corrida a la vie dure, tant elle est portée, désirée par les publics les plus divers. Ce même siècle produit, au temps des interdictions, malgré tout et malgré tous, la mise en place d'une taumachie moderne qui se fait dans un bâtiment spécifique, une arène ronde qui facilite la vision des spectateurs de tous les milieux sociaux et qui les réunit tous symboliquement autour de ce qui se produit en piste. Le siècle se finit, le roi Charles IV étant sur le trône, avec les mêmes controverses et les mêmes paradoxes que précédemment. La rivalité Pedro Romero-Costillares, toreros dont il a déjà été question,

ont soulevé des passions, alors que Pepe Hillo, autre grand matador – ou quelqu'un en son nom –, publie un texte célèbre qui définit et cherche à formaliser la nouvelle tauromachie à pied.

Une deuxième constatation est que la situation juridique de la corrida et les débats sur sa légitimité obligent les professionnels à prendre en main leur destin, à évoluer, à affirmer leur expertise et leurs capacités devant le taureau. Le traité de Pepe Hillo, qui mourra entre les cornes d'un taureau peu après<sup>13</sup>, est la preuve de cette volonté et de cette nécessité d'ordonner, de cadrer l'activité tauromachique, de la raisonner et de la faire de l'intérieur, pour mieux se défendre des attaques extérieures de barbarie et d'ignorance.

À peine commencé le XIX<sup>e</sup> siècle, une rigoureuse interdiction reprend en 1805, avec plus de rigueur encore que celle promulguée vingt ans plus tôt<sup>14</sup>. Elle précède de peu l'invasion française de 1808 et les années de grande violence qui vont suivre. Après la guerre, les débats sur la corrida reprennent et font rage aux Cortès de Cadix entre 1813 et 1814. Le XIX<sup>e</sup> comme le XIX<sup>e</sup> siècle connaîtront d'autres périodes troubles et la tauromachie vivra d'autres avatars. L'initiative privée pour l'organisation de spectacles, le traité de Francisco Montes – un autre grand torero – de 1836 et les règlements de Málaga (1847) puis de Cadix (1848) ouvrent la voie à bien d'autres qui vont être décisifs pour ordonner et codifier la corrida et marquent un XIX<sup>e</sup> siècle riche en évolutions. En Amérique, l'indépendance des anciennes vice-royautés et colonies, donne lieu à l'abandon de la tauromachie dans certains pays et à son maintien dans d'autres.

Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, d'autres circonstances sociales soulèvent des questions nouvelles, en particulier celle du bien-être animal, au départ tourné vers le cheval de la pique, première victime de la bravoure du taureau de combat. Le *peto* ou caparaçon du cheval, rendu obligatoire partout en Espagne (précédemment adopté par le Sud-est français) en 1927, est sans doute la mesure la plus déterminante de l'évolution postérieure de la tauromachie. D'autres initiatives comme l'organisation des éleveurs en corporation, le tirage au sort des taureaux destinés à chaque matador, l'interdiction des corridas non-réglées (*capeas*), la construction d'arènes monumentales... marquent le début du XX<sup>e</sup> siècle et l'avenir de la corrida, sous la poussée de toreros très importants. Au fur et à mesure que le siècle avance, les troubles politiques, la guerre

<sup>13</sup> Le 11 mai 1801 à Madrid.

<sup>14</sup> Une règle ou loi qui se formule et se promulgue de manière répétée, révèle l'incapacité à la faire respecter !

civile et les évolutions sociales, politiques et économiques de l'Espagne vont mettre à l'épreuve, une fois de plus, la solidité de la corrida et son caractère de fête collective et de spectacle favori des Espagnols et des habitants d'un certain nombre des pays américains, auxquels, désormais, la France est venue s'ajouter avec passion depuis ses provinces du sud<sup>15</sup>.

Le passage du XX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle est marqué par l'émergence d'une opposition à la tauromachie d'ordre « animaliste », basée sur une nouvelle approche de l'animal – utilisant ce terme de manière globale, sans accepter de différences hiérarchiques entre les espèces ni dans le rapport de l'homme aux unes et aux autres, par exemple, au taureau de combat et au chat ou au chien<sup>16</sup>. La tendance végane, qui se développe également, est une étape de plus dans ce rapport égalitaire à l'animal qui menace fortement l'avenir de la corrida.

### *Conclusions*

La corrida n'a jamais fait l'unanimité. De tout temps, elle a eu des détracteurs, des opposants dont le degré de virulence a été variable. En outre, chaque période charnière de l'histoire des royaumes hispaniques et des anciennes vice-royautés américaines a été critique pour la corrida dont l'avenir semblait souvent fort compromis. Aller de l'avant, survivre, restaurer, réinventer sont les maître-mots de cinq siècles de corrida. Au total, ses armes ont été un spectacle fortement ritualisé – immuable dans l'essentiel mais souple pour l'accessoire –, la volonté de l'homme et la nature du taureau. Parcourir cette histoire et ses avatars taurins – ce que nous avons fait à grands traits –, revenir sur les moments-clé permettent peut-être à l'historien de rejoindre une thèse chère à Francis Wolff, philosophe de la tauromachie et ami *aficionado*. En effet, tant qu'il y a aura un homme vaillant et tant qu'il y aura un *toro bravo*, comment pourraient-ils, l'un et l'autre, résister à s'affronter ? Autrement dit, comment le taureau pourrait-il aller contre son instinct de charger, conséquence de sa bravoure, et comment l'homme pourrait-il

<sup>15</sup> Le Portugal taurin suit sa propre tradition des forcados et sa tauromachie à cheval sans mise à mort.

<sup>16</sup> De manière remarquable, les travaux de Francis Wolff sont venus mettre de l'ordre dans une très large confusion conceptuelle autour du concept « animal » et ont cherché à expliquer la tauromachie à partir de la nature même du taureau de combat et de sa capacité à charger (*embestir*). Cette charge du taureau, conséquence de la bravoure recherchée par la sélection, étant la matière à partir de laquelle l'homme fait son œuvre, son toreo. Voir Francis Wolff, *Philosophie de la corrida*, Paris, Fayard, 2007, livre remarquable qui a été suivi par bien d'autres travaux, articles et conférences sur des sujets qui en découlent.

renoncer à l'envie impérieuse de dominer, de façonner cette charge – *la embestida del toro* – matière créatrice par excellence du *toreo* ou art de toréer?

### Bibliographie

Badorrey Martín Beatriz, *Otra historia de la tauromaquia : toros, derecho y sociedad (1235-1848)*, Madrid, Boletín Oficial del Estado, 2017

Castiglione Baltasar, *El Cortesano*, tr. de Juan Boscán de 1534, Madrid, éd. Saturnino Calleja, 1920

Guillaume-Alonso Araceli, « Les fêtes tauromachiques dans le Madrid crépusculaire de Charles II (1665-177). Chronique d'une évolution imparable », *Fêtes et Divertissements*, éd. J.-P. Duviols, A. Molinié, Paris, PUPS, 1997, *Ibérica*, 8, p. 73-89.

Guillaume-Alonso Araceli, « Tauromaquia para un rey: la fiesta de toros en la inauguración del Buen Retiro », *Fiestas de toros y sociedad*, A. García-Baquero, P. Romero de Solís (ed.), Séville, Universidad-Fundación Real Maestranza, 2003, p. 283-302.

Guillaume-Alonso Araceli, « Être et paraître : le matador Pedro Romero par Francisco de Goya », *Éthique et Esthétique de la corrida* (dir. P. Córdoba, F. Wolff), *CRITIQUE*, t. LXIII – N° 723-724, août-septembre 2007, p. 623-636.

Guillaume-Alonso Araceli, « El duque de Lerma y las corridas de toros. De lo taurino a lo encomiástico », *El duque de Lerma. Poder y literatura en el Siglo de Oro*, J. Matas, J. M. Micó, J. Ponce (dir.), Madrid, CEEH (en col. avec, Barcelone, Universitat Pompeu Fabra), 2011, p. 295-316.

Wolff Francis, *Philosophie de la corrida*, Paris, Fayard, 2007.